





L'Ingénieux hidalgo  
DON QUICHOTTE  
DE LA MANCHE

2



Miguel de Cervantes

L'Ingénieux hidalgo

DON QUICHOTTE  
DE LA MANCHE

2

R O M A N

*Traduit de l'espagnol  
par Aline Schulman*

*Éditions du Seuil*

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre  
et l'aide de la Direction générale du livre, des Archives  
et des Bibliothèques du ministère de l'Éducation  
et de la Culture espagnol.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*El Ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*

ÉDITEUR ORIGINAL

Editorial Gredos, Madrid, 1987

Édition établie par Vicente Gaos

d'après l'édition Princeps 1605 (pour le tome 1)  
et 1615 (pour le tome 2)

ISBN 978-2-02-141554-4

(ISBN 2-02-22216-7, édition complète en poche)

(ISBN 2-02-032421-0, 1<sup>re</sup> publication)

(ISBN 2-02-32422-9, édition complète)

© Éditions du Seuil, octobre 1997, pour la préface, la chronologie,  
la traduction française, ainsi que la composition du volume.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)



Dieu me pardonne ! avec quelle impatience, lecteur, que tu sois noble ou plébéien, tu dois attendre ce prologue, espérant y trouver reproches, ripostes et représailles contre l'auteur du second *Don Quichotte* – je veux dire de celui qui a vu le jour à Tarragone, d'un père qui serait né à Tordesillas. Sur ce point, je crains de te décevoir ; car si les injures éveillent la colère jusque dans les cœurs les plus humbles, le mien fait exception à cette règle. Tu voudrais peut-être que je traite cet homme-là d'âne, de sot, d'impertinent ? Eh bien, sache que je n'en ai pas la moindre intention. Qu'il soit puni par le péché qu'il a commis ; c'est son affaire et pas la mienne.

Mais je ne peux m'empêcher de trouver déplaisant qu'il me reproche d'être vieux et manchot. Comme si j'avais le pouvoir d'arrêter le cours des années et de faire que pour moi elles ne passent pas ; comme si ma main avait été abîmée dans une rixe de taverne, et non dans la plus fameuse bataille de tous les temps. Si mes blessures n'ont rien de glorieux pour qui les regarde, elles sont tenues en grande estime par ceux qui savent où je les ai reçues. Mieux vaut pour un guerrier mourir au combat que chercher son salut dans la fuite ; j'en suis à ce point convaincu que si, aujourd'hui, on me proposait de revenir en arrière, je préférerais avoir participé à cette bataille prodigieuse que de retrouver l'usage de ma main gauche et de n'y avoir pas été. Les blessures que le soldat porte sur le visage et la poitrine sont des étoiles, qui guident les autres hommes dans leur quête de

l'honneur et de la juste louange. De plus, ce n'est pas avec les cheveux blancs que l'on écrit, mais avec l'intelligence, qui le plus souvent s'améliore avec l'âge.

Je n'ai pas aimé non plus qu'il me traite d'envieux, et qu'il m'explique qu'il y a deux sortes d'envie, comme si je ne le savais pas. A dire vrai, je ne connais que la sainte, la noble, l'estimable envie ; je ne me permettrais donc jamais d'attaquer un prêtre, surtout si c'est un familier du Saint-Office. Et si j'ai bien compris à quel grand personnage il fait allusion, j'affirme qu'il se trompe du tout au tout ; car de cet homme-là j'aime l'œuvre, j'admire le génie, je respecte les occupations vertueuses. Toutefois, je suis très reconnaissant à monsieur notre auteur de dire que mes *Nouvelles* lui paraissent plus satiriques qu'exemplaires, mais qu'elles sont bonnes. Elles ne pourraient pas l'être si on n'y trouvait pas un peu de tout.

Il me semble, lecteur, t'entendre me reprocher que je me restreins de trop, que ma modération pêche par excès. Mais je sais qu'il ne faut pas ajouter au chagrin de l'affligé ; et celui que ce monsieur éprouve doit être bien grand pour qu'il n'ose se montrer à découvert, pour qu'il déguise son nom et mente sur son origine, comme s'il était coupable d'un crime de lèse-majesté. Si par hasard tu venais à le rencontrer, tu lui diras de ma part que je ne me considère pas comme offensé ; que je connais trop bien les tentations du diable, dont l'une des plus redoutables est de mettre à un homme dans la tête qu'il peut écrire et publier un livre qui lui rapportera autant de gloire que d'argent, et autant d'argent que de gloire. Et pour preuve de cette vérité, tu me feras le plaisir, ami lecteur, de lui conter cette petite histoire, avec la grâce et l'esprit que je te connais :

Il y avait à Séville un fou qui donna dans la plus divertissante des lubies que jamais fou avait eue avant lui. Il tailla en pointe un roseau évidé, et chaque fois qu'il attrapait un chien dans la rue, ou n'importe où, il lui immobilisait une patte sous son pied, lui levait l'autre avec la main et, du mieux qu'il pouvait, lui enfonçait le roseau dans un certain endroit ; puis, en soufflant, il l'arrondissait comme une

balle ; après quoi, il lui donnait deux petites tapes sur le ventre et le lâchait en disant à ceux qui le regardaient, et ils étaient toujours nombreux : « Vous croyez peut-être que c'est facile d'enfler un chien ? »

Vous croyez peut-être que c'est facile de faire un livre ?

Et si cette historiette ne lui plaît pas, tu lui raconteras celle-ci, toujours à propos d'un fou et d'un chien :

Il y avait à Grenade un fou, qui portait toujours sur la tête un morceau de marbre poli ou une grosse pierre ; quand il voyait un chien qui n'avait pas l'air menaçant, il s'approchait tout près et laissait tomber droit sur lui le marbre ou la pierre. Le chien, devenu furieux, se mettait à aboyer, poussait des hurlements et filait plus de trois rues sans s'arrêter. Or, il arriva que, parmi les chiens sur lesquels il lâchait son fardeau, se trouva celui d'un bonnetier, que son maître aimait beaucoup. Le fou s'approcha, lui déchargea sa pierre en plein sur la tête ; le chien, à demi assommé, jetait des cris perçants ; son maître, qui avait tout vu, empoigna son aune, se précipita sur le fou et lui administra une terrible volée. Et à chaque coup qu'il lui donnait, il disait : « Chien ! Voleur ! Barbare ! C'est comme ça qu'on traite mon lévrier ? Oui, mon lévrier, tu entends ? » Et, après avoir répété cent fois le mot *lévrier*, il le laissa, moulu comme plâtre.

Cette correction fit son effet : le fou disparut pendant plus d'un mois. Mais il revint et recommença, avec une charge plus lourde encore. Il s'approchait d'un chien, l'examinait attentivement, sans oser faire tomber sa pierre, et disait : « Celui-là, c'est un lévrier : attention ! » De tous les chiens qu'il rencontrait, il disait pareil, même quand c'étaient des dogues ou des roquets. Et plus jamais il ne fit tomber de pierre sur aucun d'eux.

J'espère qu'il en sera de même pour notre auteur : il n'osera plus lâcher sur nous des livres pesant de tout le poids de son esprit et qui, étant mauvais, sont plus durs que des pierres.

Dis-lui aussi que je me soucie fort peu qu'il menace de m'enlever mon gagne-pain avec son livre, car je lui répondrai en citant le célèbre intermède *La Fille de joie* :

« Mes protecteurs pour moi, et Dieu pour tous ! » Longue vie à l'illustre comte de Lemos, dont les vertus chrétiennes et la générosité bien connue m'ont permis de supporter sans broncher les coups du sort ; longue vie à Son Éminence le cardinal de Tolède, don Bernard de Sandoval et Rojas, et à sa bienveillance extrême. Et peu m'importe qu'il n'y ait pas une seule imprimerie dans le monde, ou qu'on imprime contre moi plus de livres qu'il n'y a de versets dans la Bible ! Ces deux grands seigneurs, seulement par bonté d'âme, sans que j'aie eu à les solliciter par l'adulation ou les flatteries, ont bien voulu m'accorder aide et protection ; cela suffit à faire de moi un homme plus comblé et plus riche que si le destin m'avait élevé au faite des honneurs. L'honnêteté peut aller de pair avec la pauvreté, mais non avec le vice ; car la pauvreté peut voiler la noblesse, mais jamais elle ne l'obscurcira complètement ; et dès que la vertu jette quelque lumière, même si c'est par les failles et les fentes de la misère, elle mérite l'estime des grands et nobles cœurs et, par conséquent, leur protection.

Ne lui en dis pas plus, et moi-même je ne t'en dirai pas davantage. Sache seulement que cette seconde partie de *Don Quichotte* que je t'offre est taillée par la même main et dans la même étoffe que la première. Tu y trouveras la suite et fin des aventures de don Quichotte, dont je précise qu'il est mort et enterré, afin que nul ne s'avise d'élever contre lui d'autres témoignages, ceux qui existent déjà étant bien suffisants ; et il suffit aussi qu'un homme d'honneur ait donné à connaître ces folies pleines de sens, sans que d'autres viennent y ajouter leur grain de sel. L'abondance, même dans les bonnes choses, peut nuire, tandis que la rareté donne du prix même à celles qui sont mauvaises.

J'oubliais de te dire que tu auras bientôt entre les mains mon *Persiles* que je suis en train de terminer, et la seconde partie de *Galatée*.

D É D I C A C E

AU COMTE DE LEMOS



En envoyant il y a quelques jours à Votre Excellence mes pièces de théâtre, imprimées avant d'être jouées, je lui annonçais, si je m'en souviens bien, que don Quichotte chaussait ses éperons et s'apprêtait à venir rendre hommage à Votre Excellence ; et maintenant je dis qu'il les a chaussés et s'est mis en route. S'il arrive à bon port, je crois que j'aurai rendu service à Votre Excellence car, de tous côtés, on me presse de l'envoyer, afin de tempérer le déplaisir et le dégoût qu'a pu causer un autre don Quichotte, qui s'est déguisé sous le nom de *Seconde Partie* pour courir le monde.

C'est l'empereur de Chine qui, jusqu'à présent, a manifesté le plus grand intérêt à l'égard de mon livre. Il y a un mois, en effet, un messenger m'a remis une lettre de lui, écrite dans sa langue, et dans laquelle il me demandait ou, plutôt, me suppliait de le lui expédier, car il voulait fonder un collège où l'on apprendrait la langue espagnole, et il avait décidé que le livre qui servirait de manuel, ce serait l'histoire de don Quichotte. Il me pria aussi de venir dans son pays, car il voulait me nommer recteur de ce collège.

Je demandai au porteur si Sa Majesté l'avait chargé de me donner un peu d'argent pour mes frais de voyage. Il me répondit que l'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit.

— Eh bien, mon ami, dis-je alors, retournez dans votre Chine, à dix ou vingt lieues par jour, ou à la vitesse qui vous est imposée. Ma santé ne me permet pas d'entreprendre un aussi long voyage. En plus d'être malade, je n'ai pas le sou ;

et empereur pour empereur, monarque pour monarque, à Naples j'ai l'illustre comte de Lemos qui, au lieu de tous ces maigres titres de recteur et autres, me donne de quoi vivre, me protège et me soutient mieux que je ne saurais le désirer.

Sur ce, je le congédiai, et sur ce je prendrai moi-même congé, en offrant à Votre Excellence *Les Travaux de Persiles et Ségismond*, livre que je compte finir d'ici à quatre mois, si Dieu veut, et qui sera ou le pire ou le meilleur qu'on ait écrit dans notre langue – parmi les livres d'agrément. Je me repens déjà d'avoir dit *le pire* car, d'après mes amis, il atteindra la plus grande perfection possible. Puisse Votre Excellence nous revenir avec toute la santé qu'on lui souhaite ; *Persiles* sera alors prêt à lui baiser les mains, et moi-même les pieds, en humble serviteur de Votre Excellence.

A Madrid, le dernier jour d'octobre de l'an mille six cent quinze.

Le serviteur de Votre Excellence,

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA

# SECONDE PARTIE





*Des entretiens qu'eurent le curé et le barbier  
avec don Quichotte au sujet de sa maladie*



IDI AHMED BENENGELI raconte, pour commencer la deuxième partie de cette histoire – et troisième sortie de don Quichotte –, que le curé et le barbier restèrent près d'un mois sans voir celui-ci, craignant que leur présence ne lui remît en mémoire ses récentes mésaventures. Ce qui ne les empêcha pas de rendre visite à la nièce et à la gouvernante, en leur recommandant de bien le soigner, de lui donner une nourriture reconstituante pour le cœur, et surtout pour le cerveau, qu'ils soupçonnaient d'être à l'origine de tout son mal. Elles répondirent qu'elles s'y employaient et s'y emploieraient d'autant mieux que leur maître manifestait par moments les signes de la plus grande lucidité. Ravis de cette bonne nouvelle, les deux hommes se félicitèrent de l'avoir ramené dans un chariot à bœufs en lui faisant croire à un enchantement, comme on l'a vu au dernier chapitre de la première partie de cette belle et véridique histoire. Et ils décidèrent de lui rendre visite pour constater de plus près cette amélioration à laquelle ils n'osaient croire ; mais ils se mirent d'accord pour n'aborder aucun point touchant à la chevalerie errante, par crainte d'endommager ceux qui fermaient sa blessure, à peine cicatrisée.

Ils le trouvèrent assis sur son lit, coiffé d'un bonnet tolédan rouge, vêtu d'une camisole de laine verte, et si maigre, si desséché qu'on l'aurait pris pour une momie. Il les accueillit fort bien et, à leurs questions sur sa santé, il répondit en termes choisis et posés. Au cours de la conversation, ils vin-

rent à parler de ce que l'on nomme la raison d'État et des différents systèmes de gouvernement. Et, corrigeant tel ou tel abus, réformant une coutume, supprimant une autre, chacun à son tour s'érigea en législateur, en Lycurge ou Solon des temps modernes ; au bout du compte, on aurait dit qu'ils avaient soumis l'État à un feu de forge et l'en avaient ressorti complètement transformé. Don Quichotte s'exprima sur toutes ces matières avec tant de discernement que les deux examinateurs ne doutèrent pas qu'il était bel et bien guéri.

La nièce et la gouvernante, qui assistaient à l'entretien, ne cessaient de rendre grâces au ciel de cette guérison. Cependant, le curé voulut en avoir le cœur net ; aussi, revenant sur sa décision de ne rien dire touchant à la chevalerie, il se mit, de fil en aiguille, à parler des dernières nouvelles qui arrivaient de la capitale, où l'on disait entre autres que la puissante flotte du Grand Turc s'appêtait à l'attaque, mais que nul ne savait en quel point allait s'abattre l'orage ; toute la chrétienté était en émoi, et Sa Majesté avait mis en état de défense les côtes de Naples, de la Sicile et de l'île de Malte.

— Sa Majesté se conduit en homme de guerre avisé, intervint don Quichotte, et l'attaque ne la prendra pas au dépourvu. Mais si elle me demandait mon avis, je lui suggérerais d'adopter une autre disposition qui ne lui a sans doute jamais traversé l'esprit.

— Hélas ! se dit aussitôt le curé, mon pauvre don Quichotte, voilà que tu retombes de la cime de ta folie dans l'abîme profond de ta naïveté.

Le barbier, pris de la même inquiétude, demanda à don Quichotte quelle était cette importante mesure ; peut-être mériterait-elle de figurer sur la longue liste d'avis impertinents que l'on donne d'ordinaire aux souverains.

— Le mien, monsieur le Raseur, répondit don Quichotte, n'est nullement impertinent.

— Je ne parlais pas pour vous, répliqua le barbier ; mais l'expérience a prouvé que la plupart des projets que l'on présente à Sa Majesté sont impraticables, ou absurdes, ou nuisibles au roi et au pays.

— Le mien n'est ni impraticable ni absurde ; il est le plus

simple, le plus juste, le plus facilement réalisable qui puisse venir à l'esprit.

– Il me tarde de l'entendre, dit le curé.

– Je ne tiens pas à le dévoiler ici, pour qu'il parvienne dès demain aux oreilles de messieurs les conseillers du roi, et qu'un autre que moi en tire avantage et récompense.

– Pour ma part, dit le barbier, je donne ma parole de n'en rien dire à personne, « pas même au roi ni à son fou », comme dit la chanson du curé qui, dans son prologue, dénonçait au roi l'homme qui lui avait volé cent doublons et sa bonne mule.

– Je ne connais pas la chanson, mais j'ai foi en votre serment, monsieur le barbier, car je vous sais honnête.

– De toute façon, je réponds de lui, intervint le curé ; il ne dira pas un mot, sous peine d'avoir à payer une amende et les frais de tribunal.

– Et qui répondra de vous, monsieur le curé ? demanda don Quichotte.

– Ma profession, qui m'oblige à garder pour moi les secrets.

– Eh bien ! s'écria don Quichotte, Sa Majesté n'a qu'à proclamer à son de trompe que tous les chevaliers errants d'Espagne se rendent dans la capitale à jour fixé ! Peu importe s'il n'en vient qu'une demi-douzaine, le moindre d'entre eux suffirait pour anéantir la toute-puissance ennemie. Ce ne serait pas la première fois qu'un chevalier errant viendrait à bout d'une armée de deux cent mille hommes, comme si tous ensemble n'étaient qu'une seule et même gorge ou qu'ils étaient faits en guimauve ! Ne connaissez-vous pas toutes les histoires remplies de ces exploits merveilleux. Ah, si le fameux don Bélianis vivait – et je serais bien le seul à en concevoir du dépit –, ou l'un des innombrables descendants du grand Amadis de Gaule, je ne donnerais pas cher de la peau des Turcs ! Mais Dieu saura venir en aide à son peuple et lui accorder un chevalier, sinon plus brave que les chevaliers des temps passés, du moins tout aussi vaillant. Dieu me comprend ; et je n'en dis pas davantage.

– Hélas, soupira la nièce, je parie que mon oncle a l'intention de redevenir chevalier errant !

– Et de le rester jusqu'à ma mort ! Et que le Grand Turc attaque là ou ailleurs, je vous répète que Dieu me comprend.

Le barbier intervint :

– Laissez-moi vous raconter, messieurs, une petite histoire qui vient ici à point.

« Dans l'hôpital des fous de Séville, il y avait un homme que sa famille avait fait enfermer parce qu'il avait perdu la raison. Il était diplômé en droit canon de l'université d'Osuna, mais il l'aurait été de l'université de Salamanque que cela ne l'aurait pas empêché d'être fou. Au bout de quelques années de réclusion, cet homme s'imagina qu'il était guéri. Il écrivit à l'archevêque pour le supplier, en des termes tout à fait convaincants, de le tirer de la situation misérable dans laquelle il se trouvait, puisque Dieu, dans sa miséricorde, lui avait rendu l'usage de la raison. Il ajouta que sa famille, pour jouir de sa part d'héritage, voulait, contre toute évidence, qu'il restât enfermé et fou jusqu'à la fin de ses jours. L'évêque, favorablement impressionné par ses nombreuses lettres, aussi raisonnables que bien tournées, chargea un de ses chapelains de s'informer auprès du directeur de l'hôpital si ce que lui écrivait cet homme était vrai et, le cas échéant, d'avoir un entretien avec le fou, qui, s'il lui paraissait sain d'esprit, devrait être remis en liberté. Le chapelain obéit. Le directeur lui expliqua que cet homme était toujours aussi fou : même s'il s'exprimait parfois comme une personne sensée, il retombait bientôt dans ses égarements, comme on pouvait en juger en causant avec lui. Le chapelain en voulut la preuve ; il parla plus d'une heure avec le fou sans que celui-ci laissât échapper le moindre propos malvenu ou extravagant ; au contraire, il fit si bien usage de sa raison que le chapelain en conclut qu'il était guéri. L'homme prétendit, entre autres choses, que le directeur avait de bonnes raisons de le desservir car il recevait des cadeaux de ses parents pour soutenir que lui, le diplômé, était toujours fou, malgré des intervalles de lucidité. Que sa fortune était en grande part responsable de son malheur car, pour en conserver la jouis-

sance, ses ennemis le dénigraient et mettaient en doute la grâce que lui avait faite le Seigneur de le changer de bête en homme. Bref, tel qu'il ressortait de ses propos, le directeur était suspect, ses parents des personnages intrigants et cupides, et lui-même un homme en parfaite possession de son jugement. Le chapelain décida de l'amener devant l'évêque, pour que celui-ci pût le voir et en juger par lui-même. Et malgré des mises en garde répétées, il pria le directeur, en toute bonne foi, de rendre au diplômé ses anciens habits. Sitôt débarrassé de son uniforme de fou et revêtu de son costume d'homme de raison, celui-ci demanda au chapelain l'autorisation de prendre congé des autres pensionnaires. Le chapelain lui dit qu'il voulait l'accompagner pour voir les fous qu'il y avait dans l'hôpital. Ils montèrent donc, et avec eux d'autres personnes qui étaient présentes. Quand ils arrivèrent devant une cage où était enfermé un fou furieux, pour lors calme et tranquille, notre homme lui dit : "Ami, avez-vous quelque commission à me donner, car je m'en retourne chez moi ; Dieu, dans son infinie miséricorde, a permis que je recouvre la raison. Je vous enverrai de bonnes choses à manger ; et, même si vous n'avez pas faim, forcez-vous car, moi qui suis passé par là, je vous dis que toutes nos folies viennent de ce que nous avons l'estomac vide et la cervelle remplie de courants d'air. Et surtout, tenez bon, car c'est le découragement qui nuit à la santé et hâte notre mort." Entendant ce discours, un autre fou enfermé dans sa cage se leva de sa paille, où il était couché nu comme un ver, et demanda en criant lequel d'entre eux s'en allait, sain de corps et d'esprit. "C'est moi ; et je rends grâce au ciel de n'avoir plus rien à faire dans cette maison. — Prenez garde, monsieur le diplômé, c'est peut-être le diable qui vous égare, répliqua le fou ; rentrez gentiment dans votre cage, cela vous évitera le voyage de retour. — Je suis sûr que je suis guéri, riposta l'autre, et que je n'aurai plus besoin de revenir. — Vous, guéri ? ricana le fou, on verra bien ! Mais, en attendant, je vous jure, par Jupiter, dont je suis le représentant ici-bas, que, pour ce seul péché que la ville de Séville commet en vous rendant la liberté et la raison, je lui infligerai un

châtiment tel qu'elle s'en souviendra pour les siècles des siècles. Ne sais-tu donc pas, petit diplômé sans cervelle, qu'il est en mon pouvoir de détruire le monde, puisque, comme je l'ai dit, je suis Jupiter tonnant ? Pour cette fois, je me contenterai de ne pas faire pleuvoir sur la ville ni ses environs pendant trois ans, à dater de cet instant. Toi, libre, guéri et sain d'esprit ? Et moi ici, fou, malade et enchaîné ? Je veux bien être pendu si Séville reçoit la moindre goutte d'eau !" Notre homme se tourna alors vers le chapelain et, lui prenant les mains : "Soyez sans crainte, monsieur, lui dit-il, parce que, s'il est Jupiter, moi je suis Neptune, père et dieu des eaux, et je peux faire pleuvoir toutes les fois qu'il me plaira." A quoi le chapelain répondit : "Vous m'en voyez ravi, monsieur Neptune, mais évitons de mécontenter M. Jupiter ; ne bougez pas d'ici, je reviendrai vous chercher un autre jour." On déshabilla le diplômé, on le remit dans sa cage ; et mon histoire est terminée.

— Voilà donc, sieur barbier, s'écria don Quichotte, l'histoire qui venait tellement à propos ? Ah, maître Égratigneur, il faudrait que je sois bien sourd pour ne pas vous entendre ! Moi, monsieur, je ne me prends pas pour Neptune, et je ne cherche pas à me faire passer pour plus malin que je ne suis. Je voudrais simplement donner à comprendre aux hommes l'erreur qu'ils commettent en ne revenant pas aux temps heureux de la chevalerie errante. Mais notre siècle dépravé n'est plus cette époque bénie où les chevaliers errants avaient à eux seuls la charge de défendre les royaumes, de protéger les jeunes filles, d'aider les orphelins, de châtier les orgueilleux et de récompenser les humbles. Aujourd'hui, les chevaliers préfèrent le crissement des soieries et des brocarts au grincement de leur armure. On n'en voit plus qui passent la nuit à la belle étoile, armés de pied en cap ; ou qui dorment d'un œil, comme on dit, sans ôter le pied de l'étrier, appuyés sur leur lance. Vous n'en trouverez aucun qui, sortant de ce bois, gravisse la montagne, puis, descendant jusqu'à une plage déserte et battue par les flots, y découvre un bateau sans voiles, ni rames, ni mâts, sur lequel il se lance, cependant, d'un cœur intrépide pour affronter les vagues implacables,

CHAPITRE LXIX . . . . .	551
<i>De la plus étrange et incroyable aventure qui soit arrivée à don Quichotte au cours de cette longue histoire</i>	
CHAPITRE LXX . . . . .	557
<i>Qui fait suite au chapitre soixante-neuf et traite de choses fort importantes pour la compréhension de cette histoire</i>	
CHAPITRE LXXI . . . . .	565
<i>De ce qui arriva à don Quichotte et à son écuyer Sancho sur le chemin du retour</i>	
CHAPITRE LXXII . . . . .	572
<i>Comment don Quichotte et Sancho arrivèrent à leur village</i>	
CHAPITRE LXXIII . . . . .	578
<i>Des mauvais présages qui accueillirent don Quichotte à l'entrée de son village, ainsi que d'autres événements qui embellissent et rehaussent cette grande histoire</i>	
CHAPITRE LXXIV . . . . .	584
<i>Comment don Quichotte tomba malade, son testament, sa mort</i>	

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES À SAINT-AMAND-MONTROND  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2001. N° 22213 (00000)